Document generated on 08/06/2025 7:13 a.m.

Études littéraires africaines

L'ange du désert

Patrice Nganang

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018638ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018638ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nganang, P. (2011). L'ange du désert. *Études littéraires africaines*, (32), 16–19. https://doi.org/10.7202/1018638ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Enfant-soldat érythréen

L'ANGE DU DÉSERT

La bataille de Koufra dura un mois. Le 27 février 1941, alors que le soleil de midi était à son plus haut et le désert à son plus chaud, on entendit soudain, au lieu de coups de feu, des coups de cymbale venant du fort italien. Et puis c'étaient des airs de trompète et d'autres instruments. La rapsodie d'un orchestre enchanta bientôt le désert. Les soldats de la France libre se regardèrent circonspects. Ils avaient déjà vécu beaucoup de surprises de leurs ennemis, mais cette fois cela semblait dépasser les bornes.

« Ils s'amusent », chuchota le colonel Leclerc.

C'était un sentiment que même les tirailleurs pouvaient partager. Pourtant bientôt les portes du fort s'ouvrirent et une forme en sortit.

« Ne tirez pas ! » ordonna le commandant français.

C'est qu'il était bien difficile de définir ce que c'était. La force de la chaleur transformait l'avant en un mirage permanent, et l'univers en une danse insoupçonnable. La musique du fort n'aidait pas non plus à dissiper la confusion. Il était impossible de dire si cela qui était sorti du fort, et qui doucement avançait, était un animal, un homme ou un esprit. Car c'était habillé en blanc, tout en blanc, et dans son ombre flottait quelque chose qui pouvait être un drapeau, mais aussi des ailes.

« L'ange du désert », dit Massu.

Les Français éclatèrent de rire, un rire dans lequel se joignirent les tirailleurs. Tous étaient cependant nerveux, et chacun avait son fusil pointé sur cette forme qui avançait. Dire qu'elle ne se pressait pas ! Bientôt, au bout d'une attente qui paraissait avoir été une heure mais qui au fond peut-être n'avait été que d'une quinzaine de minutes, les formes d'un enfant se dessinèrent dans l'avant.

« Ne tirez pas ! » ordonna Leclerc.

Neuf, dix ans, l'enfant devait avoir. Il était habillé d'un vêtement ample de coton blanc, qui flottait au vent, et dans sa main il tenait en réalité deux drapeaux. Ses jambes étaient serrées dans un pantalon bouffant, et il avait les pieds nus. Son visage, d'une extrême beauté, était au croisement du noir et du blanc, car s'il avait la peau noire, il avait les cheveux lisses et le nez pointu. Un sourire distinct se dessinait sur son visage, étirant ses lèvres pulpeuses qui contrastaient dans leur promesse, avec la peur de ses yeux, avec la parfaite naïveté de son allure.

« Mon Dieu », chuchota Dio, « mon Dieu ! »

Lui qui croyait avoir tout vu dans cette guerre. Et son saisissement n'était pas distinct, car personne n'aurait pu dire s'il était saisi, le capitaine Dio, par la beauté de cette apparition, ou alors si c'est le scandale de cet enfant en pleine guerre qui lui faisait regarder le gamin, bouche bée.

« *Non sparate !* », disait le gamin.

Tout le monde le comprenait.

« Tirez pas ! » dit-il encore, en français.

Lui flanquer une balle dans la tête aurait été une insulte à la beauté. Ce sont des centaines de fusils aux baïonnettes qui pourtant lui faisaient face, chacun portant la promesse d'interrompre sa fragile existence.

« Tirez pas ! » répéta Leclerc, levant sa canne.

Le colonel lui aussi paraissait possédé par cette apparition fantomatique qui du désert avait jeté devant ses pieds la musique d'un gosse.

« Moi Érythréen », dit l'enfant, encore en français.

« Érythréen ? » répéta Leclerc, possédé.

« Moi Érythréen. »

« Colonie italienne », intervint Dio.

La casquette du gosse révéla bientôt son appartenance à l'armée italienne.

« C'est un petit askari », ajouta Massu.

« Tirez pas ! » suppliait le gamin, « *non sparate !* »

Un enfant soldat ? Ses deux mains aux drapeaux blancs le transformaient définitivement en cet ange du désert que chacun ici avait imaginé. Il avançait doucement dans le sable, posant ses pieds nus délicatement, et les retirant subrepticement.

« Message du commandant », disait-il.

« Arrête ! » ordonna Leclerc.

Le gamin s'immobilisa. Il devait avoir l'habitude des poses militaires, car il se tint tout droit, les mains levées en triangle au-dessus de sa tête. Les deux drapeaux flottaient au-dessus de sa tête, diadème cette fois. Deux tirailleurs descendirent lui fouiller les vêtements, car le colonel Leclerc ne voulait pas tomber dans une ruse italienne. L'un d'eux remonta vers le commandant français avec entre ses mains la lettre que le gamin avait enfouie dans les draps de ses habits, tandis que l'autre traînait maintenant par les oreilles le petit soldat qui était soudain redevenu le gosse qu'il était en réalité. Il lui avait enlevé le chapeau de la tête.

« Les Italiens offrent de capituler », dit Leclerc bientôt.

« Il était temps », souligna Massu.

« Ils sont finis », ajouta Dio.

Les soldats entourèrent le petit askari, curieux qu'ils étaient chacun de sa présence là sur le champ de bataille. Il ne quittera pas le caractère divin de son apparition, habillé maintenant qu'il était des bavardages de tout le camp, car chacun ici refusait de s'imaginer que ses frêles mains aient tenu un fusil qui avait peut-être mis fin à la vie d'un de leurs camarades.

■ Patrice NGANANG